

fait pas perdre de temps. Si la prise en compte des contraintes rituelles fournit des éléments d'interprétation de tels phénomènes, lourde est la conséquence d'une telle saisie sur le plan de la "machinerie"<sup>(1)</sup>. Comme le note Labov (1972a) dans "ritual insult" dans le cas des systèmes Question/Réponse, il s'agit de savoir ce qui fait qu'une réponse est une réponse à telle question. Dans le cas présent l'énoncé produit par l'interviewer n'est pas une réponse à la question qui vient d'être posée, mais une réponse (au sens réaction) à la communication même qui apparaît comme trop longue. L'énoncé est donc une Réponse/Réaction à la totalité de la communication. De même ce que répond en définitive l'interviewer (A13) est la confirmation que la communication est rompue.<sup>(2)</sup>

### 3.1 -

Tant les contraintes systémiques que les contraintes rituelles<sup>(3)</sup> nous conduisent avec Goffman à nous poser à propos du système "turn-taking" proposé par Sacks, Schegloff et Jefferson, la question de savoir ce qui est le plus adéquat: "the organisation of turns per se or the sequencing of interaction" (Goffman, 1975, p. 10). Avant de répondre à cette question nous allons examiner un autre type de phénomènes.

## 4. - D'autres faits encore...

### 4.1 - Le problème de 3 participants

Bien que rares sur l'ensemble des 227 interviews, des exemples apparaissent où 3 participants (d'une même voi-

---

(1) Goffman développe un point capital: "observe that unlike grammatical constraints, system of ritual ones open up the possibility of corrective action as part of these very constraints". (Goffman, 1975, p. 8).

(2) le "je m'excuse" constitue également une sorte de réparation (de correction) au fait que l'interviewé vient de provoquer une rupture.

(3) Qui peuvent se réaliser à partir du même moyen: ainsi dans  
C23 B : oh heu de huit à 10 litres quoi  
A : a peu près: et puis cette dernière question/Quelle est votre profession si ce n'est pas indiscret?

ture) ont participé à l'interview.

Soit B 2<sup>(1)</sup>

B 2:

- A - heu je voulais vous demander heu combien vous faites heu  
con-conso~~m~~mation d'essence avec votre voiture  
C - avec la voiture combien tu fais de consommation?  
B - heu dix litre aux cents à peu près sur route hein

.....

De toute évidence (en tant que co-membre)<sup>(2)</sup> C ne constitue pas une réponse à la question de A mais une reprise à la question de C et aussi à celle de A: une réponse peut constituer la réponse à plusieurs questions. Un locuteur peut être questionné par plusieurs locuteurs, questionneurs. Le format dialogique ne peut prendre en compte ce type de phénomènes, et il semble nécessaire de considérer la conversation sur le plan global en tant que totalité structurée par une suite temporellement ordonnée de séquences. La critique que fait Goffman<sup>(3)</sup> tant aux linguistes qu'aux conversationnalistes c'est que les uns et les autres procèdent par extraits, par exemples, par échantillons de corpus. La propriété prospective/

---

(3) suite de la note de la page précédente:

mentionner "et puis dernière question" à une fonction de "pre-closing" (cf. OUI) c'est-à-dire qu'à la fois c'est un moyen "systémique" d'entamer la clôture de l'interaction et un moyen "rituel" de préciser que l'interaction aura une durée "acceptable".

- (1) La présence d'une ligne de pointillé indique que l'interaction se poursuit. Dans le cas de C 36 (page suivante) les 2 lignes en pointillé signifient que l'interview a commencé avant et se poursuit après l'extrait reporté.
- (2) C'est-à-dire dans la perspective ethnométhodologique de la connaissance du "sens commun" ("common sense knowledge" de Garfinkel, 1967).
- (3) Logiciens, linguistes, conversationnalistes se voient ainsi par Goffman commettre "the sins of non-contextuality" (Goffman, 1975, p. 13) et voir un article court mais capital écrit par le même auteur en 1964 "the neglected situation".

rétrospective de toute interaction qui entraîne le dépassement. La phrase de l'énoncé et du tour de parole considérés en eux-mêmes ne peut être prise en compte rejetant par là comme non-pertinent des phénomènes tels que ceux exposés ici.

#### 4.2 - Quelques phénomènes physiques

Soit:

C 23 : A. Excusez moi je peux vous poser deux petites questions pendant que vous faites votre plein - Allez-y

B. Oui (8) manipulation

.....

C 36 : .....

A. Une fois tous les quinze jours. Oui et heu vous habitez dans la région. Ça va encore marcher c'est pas au vert.

B. Oui

A. Faut attendre que ce soit vert je crois

B. Oui, oui (manipulation)

A. Oui ben voilà, on peut. Vous habitez dans la région? Dans le 93?

B. A. G.. A. G.. 95

.....

Dans les deux cas, des événements "extérieurs" à l'enquête interfèrent dans son déroulement. Ces événements proviennent de ce qu'en même temps que l'interviewer/l'interviewé construisent la situation d'enquête, une autre activité d'enquête se poursuit : celle pour laquelle l'interviewé est venu: prendre de l'essence. Là encore, considérée comme périphérique et en tout cas comme inutile (voir comme perturbation), cette activité est niée, gommée. Voir C 23 et C 36 dans lesquels ce gommage est difficile à réaliser: pour C 23 un silence (c'est-à-dire personne ne parle) de 8 secondes rempli par divers bruits étiquetés par le transcripteur sous le terme manipulation; pour C 36 des verbalisations produites par A et B et constituant à l'intérieur de l'interaction une sorte de parenthèse sont de ce point de vue autant d'événements gênants.

A cela s'ajoute que pour certains d'entre eux (les manipulations) ce sont des événements physiques (des "physical doings", Goffman, 1975, p. 16<sup>(1)</sup>) dont la transcription est pour le moins malaisée, surtout si l'on pense que le corpus n'a été enregistré que sur magnétophone: seuls certains bruits sont restés. Sorte de "noyaux durs" irréductibles à un traitement intra-linguistique (par transposition/substitution) les phénomènes appelés non-linguistiques par E. Goffman rythment en fait beaucoup de conversations, leur donnant une cadence, une pulsion<sup>(2)</sup>.

## II - 5. Conclusion

L'ensemble de ces phénomènes traités dans cette partie II nous conduit à reconsidérer le modèle de description exposé<sup>en</sup>/I, dont le défaut central est de d'envisager une conversation comme composée de couples (paire adjacente) enchaînés les uns aux autres. Cette grammaire des conversations a les limites de toutes les grammaires distributionnelles: celles qui impliquent le fait de rester à la surface du discours, et celles qui proviennent d'une conception du langage (produisant des unités autonomes agencées par syntagmatique concaténation).

Les limites inhérentes aux définitions linguistiques et conversationnelles ont amené Goffman à proposer une analyse interactionnelle des conversations, en redéfinissant les unités de base et leur argument.

- 
- (1) "Conversation involves more than verbal and non verbal communication. Physical doings inconnected with the speech stream are also involved.
- (2) Goffman (1975) prend comme exemple les "services contact", dans un magasin par exemple: le client dans un premier temps pose ses paquets sur le comptoir, dans un second temps le caissier les enregistre, (activité qu'il est obligé d'accomplir à partir du moment où les paquets sont sur le comptoir) ou le faire suppose qu'il justifie son acte, dans un troisième temps, le client paie, dans un quatrième il prend ses paquets et s'en va. En chacun de ces endroits, il peut y avoir verbalisation ou non: comme il le note dans "neglected situation": "the naturel home of speech is one in which speech is not always present" (GOFFMAN, 1964, p. 45).

Reprenant la notion introduite par Bellack à propos de certains phénomènes de feed-back: les "reaction-move", il dénomme cette unité interactionnelle minimale un "move", qu'il qualifie ainsi: "I refer to any full stretch of talk or of its substitutes which has a distinctive unitary bearing on some set or other of the circumstances in which participants find themselves". L'avantage d'un tel élargissement (par rapport à une conception intra-linguistique) est d'inclure comme acte minimum, non seulement des éléments verbaux qui leur sont liés dans le flux de la conversation, mais également des gestes, des actions, des mouvements physiques indépendants de la production verbale prise en elle-même. Ces "physical doings" regroupés ci-dessus (II.4.2) sous la rubrique "manipulation" constituent, bien que de nature différente, des "moves" au même titre que les énoncés produits et les éléments non-verbaux qui leur sont nécessairement liés<sup>(1)</sup>.

Si l'on<sup>en</sup> revient au type d'unités que nous avons exposé ci-dessus, on constate que nous sommes passé d'une définition linguistique énoncé question / énoncé réponse, à une définition conversationnelle: "la paire adjacente dont la première partie est appelée question et la seconde réponse", élaborant ainsi le couple dialogique "question/réponse" en tant qu'unité de base de toute conversation<sup>Qui</sup> couple un élément d'un ensemble plus vaste de couples tels que (offre/acceptation), (salutation/salutation) et regroupé selon Goffman sous le générique (affirmation/réplique) ("statement/reply"). Certains phénomènes traités en II nous ont amené à redéfinir "reply" comme réponse<sup>(2)</sup>. Le couple de base est donc devenu "affirmation/réponse".

---

(1) Et qui éventuellement peuvent se substituer aux éléments verbaux ainsi si je demande l'heure, je peux me voir répondre: il est 4 heures mais la réponse référentiellement identique peut être un mouvement réalisé par la personne qui répond et constituant à lever 4 doigts. Dans le cas ce move constitue un substitut de l'énoncé linguistique 'il est 4 heures'.

(2) Dans l'acceptation de ce terme que l'on retrouve dans une phrase comme 'répondre à l'appel du devoir' ou 'répondre à l'événement', on pourrait proposer le terme de 'réaction' mais à condition de lui enlever toute connotation psychologisante, behavioriste (le couple "S.R.").

D'autres phénomènes (cf. II) nous ont contraint enfin à reconsidérer la notion d'"affirmation", et de proposer celle plus souple de référence<sup>(1)</sup>. Ce glissement terminologique se révèle et apparaît ainsi crucial. D'une conception prénotionnelle où par exemple dans la nature d'enquête que revêt les interactions sur lesquelles nous nous appuyons, il est admis que l'interviewer "pose les questions" et l'interviewé y répond, que donc la réponse dépend (entièrement) de la question posée, nous passons à la lumière de faits précis à une conception beaucoup plus construite où les interactions et une interaction d'enquête sont considérées comme une séquence de "moves" appelée "réponses", dont la propriété est d'avoir une référence<sup>(2)</sup> qui peut revêtir les formes les plus diverses: la question posée précédemment, une partie de cette question, ou bien les 2 questions posées précédemment, ou bien l'ensemble de la communication (dans sa thématique, la forme qu'elle prend: durée, interprétation des participants...)...etc...

Au delà de l'évidence produite par la présence matérielle d'un interviewer, nous trouvons la nature interactionnelle de la conversation -et de la conversation appelée "entretien d'enquête" qui constitue une co-construction micro-sociale où tout (bien qu'une partie déterminante le soit) n'est pas joué à l'avance, tout au cours de l'interaction une adaptation continue existe, des participants entre eux. De même qu'en physique ne prendre en compte que le produit des forces n'est qu'une vision très parcellaire et fautive, de même

---

(1) "The term statement itself might be a little ill suited, and we might want to look in a word encompassing all the things that could be responded to by a person presenting some thing in the guise of a response, call this the reference of the reponse" GOFFMAN, 1975, p. 22.

(2) "Our basic model for talk ought not to be dialogic couplets and their chaining, but rather a sequence of response moves with each of the series carving out its own reference, and each incorporating a variable balance of function in regard to statement reply properties. In the right setting a person next in line to speak can elect to deny the dialogic frame accept it or carve out such a format when none is apparent" (GOFFMAN, 1975, p. 23).

dans le domaine des interactions sociales, il convient aussi et d'abord de procéder à une analyse des processus d'interaction.

### CONCLUSION

Située sur le plan modeste de la confrontation empirique<sup>(1)</sup>, notre réflexion nous a conduit à mettre en évidence la nécessaire prise en compte du niveau interactionnel<sup>(2)</sup> en tant que niveau potentiellement explicatif des comportements conversationnels et à fortiori des conduites linguistiques.

Laissant ouvert le débat théorique qu'implique un tel constat, nous ne poserons dans cette conclusion que deux questions d'ordre méthodologique/

1/ Une première question se pose au niveau du recueil des données: tant pour les linguistes que les analystes de conversations il est nécessaire de recueillir des données non strictement linguistiques -la totalité d'une production linguistique / d'une conversation ne se limite pas dans une situation donnée aux seuls moments où "l'on parle". Avant, pendant et après existe une foule de données, d'événements qui composent l'interaction au même titre que le langage produit stricto sensu. Ainsi par exemple dans le corpus de référence, des manipulations, mais aussi des événements qui précèdent la première parole prononcée: l'interview en fait ne commence pas au moment où le premier locuteur commence à par-

---

(1) Avec E. VERON (1973) nous pensons qu'en l'état actuel de la réflexion et du travail portant sur ce domaine il semble difficile de dépasser ce niveau ("le niveau 4" qu'il indique p. 247).

(2) L'interaction étant définie en termes goffmaniens comme un lieu spatio-temporel où des membres "sont en présence physique les uns des autres", lequel lieu n'est pas clos sur lui-même mais inscrit institutionnellement. Le concept d'institution prend pour Goffman le sens de "lieu social où une activité s'exerce régulièrement".

ler. Sinon comment interpréter le "oui" qui introduit B 18? Quelle est la question à cette réponse? Soit il s'agit d'une question non enregistrée par l'enquêteur: dans ce cas cette "erreur" serait significative précisément à notre propos (on met le magnétophone en marche au moment où commence le début officiel de l'interview<sup>(1)</sup>) soit s'il s'agit d'une réponse à une situation physique globale: le locuteur B produit "oui" en réponse à la scène physique qu'il voit et interprète: quelqu'un muni d'un magnétophone vient manifestement d'interroger le client précédent et va faire de même, avec moi; parce "oui" je lui donne mon accord même s'il ne verbalise pas explicitement sa demande d'autorisation. Dans les deux cas le concept de "moves" est nécessaire (tel que nous l'avons introduit en partie II à la suite de Goffman).

Ce premier aspect pose la question du recueil de données audiovisuelles comme solution possible à cette nécessité pour qui veut analyser le langage dans son contexte, de tenir compte de plus et d'autres choses, que le langage pris en lui-même.

2/ Une seconde question vient de ce que, à partir du moment où l'on considère toute production linguistique comme lieu où se jouent des rapports de force qui la structurent, il est nécessaire de mettre en place une stratégie d'observation qui soit capable de déterminer (et de manière plus forte de mesurer) ces rapports de force. Cela suppose non seulement de recueillir des données microsociologiques (telles que l'âge, le sexe, l'appartenance socioculturelle et socioprofessionnelle...) mais également des données plus fines relatives à la nature de l'institution dans laquelle se réalise la conversation et à la manière dont l'interaction est conduite par

---

(1) C'est-à-dire au moment où l'interview devient intéressante. Nous retrouvons là une critique théorique fondamentale courante chez les ethnographes de la communication (voir D. Hymes, 1972, p. 4), chez les ethnométhodologues et chez Goffman. Voir également G. Sankoff, 1976 et Linde et Labov, 1975.

les participants. Renvoyant au travail fondamental proposé par C. Bachmann (1976) et M. Lacoste (1976), nous soulignons simplement pour ce qui nous concerne ici que cela suppose de prendre en compte le fait que cette conversation est une interview et que cette interview se réalise dans le cadre d'un super-marché, c'est-à-dire de l'institution mercantile (dans ses rapports clients/vendeurs).

3/ De ces deux points envisagés en leur niveau méthodologique nous proposons, à la suite de Bourdieu, de nous engager dans la perspective théorique du dépassement de la dichotomie inter/extra linguistique. Sachant que la tâche est avant tout d'accumuler des faits, beaucoup de ces faits que la linguistique référentielle engagée dans une perspective de clôture sur elle-même a jusque-là rejetés comme non-pertinents.

REFERENCES

- BACHMANN C. (1976) Thèse de 3ème cycle
- BELLACK et al. ARNO A. (1966) The language of the classroom, New York, Columbia Teachers College Press.
- GARFINKEL H. (1967) Studies in ethnomethodology.
- GOFFMAN E. (1964) "The neglected situation" in Language and context P.P. Giglioli (ed.), (1975 3rd Edition), Penguin.
- (1967) Interaction ritual, Trad. fr.: Rites d'interaction, Ed. Minuit.
- (1974) Frame Analysis, Harper et Row.
- (1974) Mise en scène de la vie quotidienne, trad. fr., Ed. Minuit.
- (1975) "Replies et Responses", Working Papers 46/47, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica, Urbino.
- JEFFERSON, G. (1972) "Side Sequences", in Studies in Social Interaction, D. Sudnow ed., New York, the Free Press.
- LABOV W. (1972a) Language in the inner city, University of Pennsylvania Press.
- (1972b) Sociolinguistic Patterns, University of Pennsylvania Press.
- LACOSTE M. (1976) Thèse de 3ème cycle: "Analyse sociolinguistique de consultations médicales".
- LINDE Ch. et LABOV W. (1975) "Spatial networks as a site for the study of language and thought", in Language, vol. 51, no4 (1975).
- MILNER J. (1973a) "Eléments pour une théorie de l'interrogation", in revue Communications, no 20.
- (1973b) "Analyse de la relation question/réponse en allemand", in Semiotica, IX, no 3.
- SANKOFF G., BROWN P. (1976) "On the origins of syntax in discourse: a case study of Tokpisin in relatives" (version January 23/1976).
- SACKS H., SCHEGLOFF E., JEFFERSON G. (1974) "A simplest systematics for the organisation of turn taking for conversation" in Language, vol. 50, no 4.
- SCHEGLOFF E., SACKS H. (1973) "Opening up closing", Semiotica, VIII, no 4.

- SHUY R. (1974) "Problems of communication in the cross-cultural Medical Interview", Working Paper in sociolinguistics, no 13.
- VERON E. (1973) "Logique naturelle des mondes sociaux", in Communications, no 20.
- HYMES D. (1972) On communicative competence, University of Pennsylvania Press.



INTERROGATION-INTERROGATOIRE

par Michèle LACOSTE, Centre d'Etudes et de Recherches sur  
le langage et la communication, Université Paris-Nord



## INTERROGATION-INTERROGATOIRE

Michèle LACOSTE

Mon intervention aura pour objet de poser, à titre de repères, quelques notions dont dispose aujourd'hui l'analyse des interactions sociales, d'en montrer certaines limites et d'entamer, par une construction provisoire, la définition d'une pratique de parole nommée "interrogatoire".

L'événement social pris ici comme matrice discursive est des plus courants: la consultation médicale hospitalière dite "externe".<sup>(1)</sup> Que se passe-t-il au cours d'une telle consultation? Un malade, souvent envoyé par un médecin généraliste, vient chercher une réponse à sa demande de soins: réponse parfois négative, déniaut au demandeur la qualité de malade, le plus souvent positive et se traduisant alors soit par un traitement à appliquer chez soi, soit par une hospitalisation (pour examens, soins ou opérations). L'institution médicale se trouve ainsi investie d'un pouvoir considérable sur l'existence du malade, lorsque tout au long de la consultation plane la menace d'une hospitalisation, vécue comme séparation, et celle d'une opération, qui pose, directement, la question de la mort.

Dans ces brèves consultations, n'excédant guère dix minutes, une phase médicale se taille la part la plus belle: l'interrogation du malade sur ses symptômes, sa biographie, ses antécédents. Séquence de questions du médecin et de réponses du malade, son déroulement paraît au premier regard obéir à un ordre évident, purement technique. Pourtant un examen plus attentif le

---

(1) Les données sur lesquelles s'appuie ce travail ont été recueillies au cours d'observations dans des hôpitaux de la banlieue parisienne fréquentés essentiellement par des malades de milieu populaire.

montre traversé de silences, de reprises, de réticences, de désaccords et de malentendus. Et ce ne sont pas là d'inessentiels accidents de parcours mais les traces d'une violence symbolique exercée par l'interrogatoire en tant que tel, en tant que mise en ordre discursive.

De quels instruments d'analyse disposons-nous actuellement pour rendre compte de ce discours complexe? Telle est la question à laquelle la suite de cette étude va tenter de donner une réponse partielle.

## 1. La séquence interrogative

### 1.1 Question et réponse comme actes illocutionnaires

Quelles sont les conditions définissant l'acte illocutionnaire "poser une question"?

Une description sommaire en est donnée par Searle (1972, p. 108-109):

1. Le locuteur ne connaît pas la réponse
2. Le locuteur désire obtenir l'information
3. Il n'est pas certain que l'allocutaire fournisse à ce moment l'information sans qu'on la lui demande.

Ces simples règles lui permettent de distinguer entre les "questions proprement dites" et "les questions posées aux examens", où la règle 1 n'est pas valable: le locuteur connaît la réponse.

Cette dernière distinction paraît superficielle et rapidement formulée, car il existe de nombreuses autres situations où le locuteur est amené à vérifier que le partenaire connaît la réponse ou peut la dire. Dans ce cas, question et réponse explicitées ne sont que la partie verbalisée d'une question-réponse sous-jacente plus englobante.

D'autre part, comme Judith Milner (1973) en a fait l'hypothèse à propos des questions du type "demande d'assentiment", il semble parfois judicieux de poser l'existence d'une modalité de "quasi-certitude", qui met en cause la formulation de Searle "le locuteur ne connaît pas la réponse". Ainsi dans cette séquence où malade et médecin se connaissent depuis fort longtemps:

médecin : Vous avez pris le médicament ce matin?

[Il prononce cette phrase "automatiquement", persuadé de l'évidence d'une réponse positive. Tout en parlant il est absorbé par la consultation du dossier du malade]

malade : Comment? [Silence] Non.

médecin : Oh monsieur! [silence]  
Monsieur [= nom du malade]  
Comment!

malade : j'ai rien pris aujourd'hui même pas de petit déjeuner.

Le malade devait prendre un médicament avant la consultation pour que le médecin puisse s'assurer de son effet, mais le malentendu est si grand que, croyant bien faire, il n'a rien absorbé. Le médecin, en revanche, pose la question comme une simple vérification (ou demande de confirmation). Où repérer dans sa question la modalité de quasi-certitude? Dans l'agencement syntaxique, par le choix de la forme "Vous avez pris" qui, en français parlé, est susceptible de porter une interrogation ou une assertion. Mais aussi dans l'intonation, et surtout dans un signifiant non-verbal au sens que Peytard donne à ce terme: tout ce qui n'est pas verbalisé à l'oral mais le serait à l'écrit dans une description: ici, le fait que le médecin parle tout en lisant. Parler en étant absorbé dans une autre tâche confère à son discours une valeur de "vérification" automatique: au même titre que les marques linguistiques, l'activité est ici signifiante.

L'exclamation qui suit "Oh monsieur! // Monsieur [X]! Comment!" témoigne que la réponse du malade n'est pas dans la classe de celles admises par la question initiale. En la donnant, le malade s'est disqualifié en tant qu'interlocuteur valable; c'est ce que lui signifie l'exclamation du médecin: elle lui renvoie, par son interpellation, la question même de son identité: vous êtes pourtant "Monsieur" -c'est-à-dire un partenaire social que j'ai reconnu- et même vous êtes "Monsieur X" que je connais depuis si longtemps. La réponse du malade avait mis en cause le

cadre même de la question, qui n'était pas seulement demande d'information mais vérification de l'accomplissement d'un ordre social dans un cadre institutionnel défini. L'exclamation remet en cause, à son tour, l'auteur de la réponse.

L'hypothèse d'un effet institutionnel, suggéré par la remarque de Searle sur les questions posées aux examens me semble devoir être généralisée à tout exercice de l'interrogation. Cette conception ne revient pas à nier l'existence d'un niveau illocutionnaire mais à en relativiser l'autonomie par rapport à ce que la même théorie nomme "perlocution" et qui englobe les règles institutionnelles comme niveau spécifique de contrainte où l'illocutionnaire est lui-même informé. Quant à la notion d'acte de langage, si elle a le mérite de dépasser une analyse purement intralinguistique, elle apparaît ici d'une pauvreté qui la rend peu apte à rendre compte des multiples significations du discours.

## 1.2 L'analyse dialogique

Les ethnométhodologues ont fourni un ensemble de réflexions éclairantes sur le fonctionnement de l'interrogation.

Leur notion de "tour de parole", combinée avec d'autres comme le "mouvement", proposée par Bellack, Sinclair et reprise par Goffman, permet ainsi de distinguer ce que Sacks appelle la "paire adjacente" de la "paire inverse":

- |                         |                              |
|-------------------------|------------------------------|
| A. Tu pars en vacances? | ]            paire adjacente |
| B. Oui.                 |                              |
| A. Tu pars en vacances? | ]            paire inverse   |
| B. <u>Oui. Et toi?</u>  |                              |

Dans l'interrogatoire médical, la paire adjacente Q-R coïncide normalement avec l'ordre interlocutionnel médecin-malade, la paire inverse étant, normalement, interdite. De ce fait, la consultation se caractérise comme "système d'interrogation" et non comme "système de sociabilité" (cf. Goffman, 1975). Dans ce type d'enchaînement se lit l'emprise de l'institution sur l'exercice de la parole.

Par ailleurs Schegloff (1968) s'est livré à une analy-

se de la séquence "Appel-réponse" ("summon-answer") à propos des débuts de conversations téléphoniques. Nous allons tenter, en suivant ses traces, de dégager, très sommairement, quelles sont les "conditions" concernant les séquences "question-réponse":

-La "pertinence conditionnelle", de même que pour les séquences A-R: la réponse suppose que l'énoncé précédent ait été perçu comme question, et l'acceptation d'un énoncé comme réponse est conditionnée par la question elle-même.

-La "question" est à classer parmi les directives (terme de Searle repris par les ethnométhodologues), c'est-à-dire les énoncés par lesquels on demande à quelqu'un de faire ou de dire quelque chose, à la différence des "commissives", par lesquelles on s'engage soi-même à faire ou dire quelque chose.

-La "réponse" à une question est d'ordre verbal, ou substitutif de la parole (geste conventionnel) alors que la réponse à un ordre est, normalement, non-verbale. Mais nous voici déjà sur un terrain mal exploré, car la modalité interrogative peut affecter une séquence gestuelle dont il est difficile de dire si elle est conventionnelle ou non.

Peut-on définir d'autres propriétés des séquences Q-R? Sans doute, mais l'on atteint vite les limites de ce type d'analyse. Ainsi:

-La "non-répétabilité" de la question après la réponse n'est pas aussi certaine que pour les appels. Répéter une question suppose en effet non pas exactement de ne pas avoir obtenu de réponse, mais de ne pas avoir obtenu de réponse satisfaisante. La non-répétabilité <sup>ne</sup> semble donc <sup>pas</sup> <sup>tant</sup> jouer au niveau des règles constitutives qu'à celui des règles normatives.

-La nature illocutionnaire de la réponse n'est pas non plus absolument évidente. C'est généralement une assertion. Toutefois, certains cas sont difficiles à interpréter:

- questions clôturantes:

A : Tu vas à Paris?

B : Pourquoi veux-tu que j'aille à Paris?

[ Exemple emprunté à J. Milner (1975). On peut évidemment interpréter la question de B comme comportant l'assertion: je ne vais pas à Paris. ]

-- appel faisant suite à une question:

A : Est-ce que ta mère est là?

B : Maman

[La séquence ne sera évidemment close que par la réponse de C à l'appel de B, ou par le silence. Dans ce cas aussi une assertion sous-jacente peut être reconstituée mais elle est difficile à cerner linguistiquement.]

De même, si l'on est en droit d'attribuer une certaine récurtivité à l'interrogation, elle ne s'exerce pas librement. Citons l'exemple de "séquence insérée" donné par Schegloff (1972):

- A: Est-ce que tu viens ce soir?

- B: Est-ce que je peux amener quelqu'un avec moi?

- A: Garçon ou fille?

- B: Qu'est-ce que ça peut faire?

- A: Question d'équilibre.

- B: Une fille.

- A: Ça marche.

- B: D'accord, je viendrai.

La "grammaire" de cet échange peut être formulée selon deux règles de réécriture:  $S \rightarrow QR$

$S \rightarrow QSR$

Mais l'auto-enchâssement n'est possible qu'à certaines conditions d'appropriation entre les Q successives. Dans les consultations médicales, la plupart des enchâssements correspondent à des opérations métalangagières visant à l'explicitation de l'énoncé antérieur:

Par exemple:

médecin: vous avez un métier sédentaire?

malade : c'est-à-dire?

médecin: vous restez assise toute la journée?

malade: oui.

Les règles de production de l'échange enchâssé sont alors les mêmes, que l'échange enchâssant soit une question ou une assertion, si bien qu'elles renvoient plutôt à une autre propriété fondamentale du langage: celle de retourner à autrui ses propres paroles dans des discours de "reprises", interrogatifs, polémiques, exclamatifs, etc.

### 1.3 Analyse dialogique et exemples auto-construits

Se démarquant radicalement de la perspective linguistique traditionnelle, les analyses de conversations prennent pour critère non plus la "grammaticalité" des questions mais leur "appropriation". Cette orientation nouvelle a déjà permis d'ouvrir quelques pistes de recherche fructueuses.

Dans son article sur les "insultes rituelles" (1972) Labov a ainsi avancé la notion de "savoir partagé" ("shared knowledge") dont il tire d'intéressantes conséquences quant à l'analyse du discours. Il formule notamment la règle : "Si A affirme quelque chose à propos d'un événement de B, ce qu'il dit est compris comme 'demande de confirmation'". Cette règle suppose deux interlocuteurs A et B et la répartition des événements dont ils peuvent parler en trois catégories: ceux connus de A, ceux connus de B, ceux connus de A et de B. La simple application de cette règle à l'analyse des questions rend compte de certains cas dits "de quasi-certitude" ou "demande de confirmation", ou encore de l'absence de lien explicite entre telle question et sa réponse. Il n'est qu'à penser à un exemple déjà rencontré, celui du malade qui avait oublié de prendre son médicament: la réaction du médecin venait de ce qu'il demandait confirmation d'un événement qu'il croyait commun à lui-même et au patient (= "de A et de B") alors qu'il s'agissait d'un événement du seul patient (= "de B").

Cependant une certaine tendance de l'analyse dialogique me semble dangereuse : celle qui, se cantonnant aux exemples auto-construits, reposerait, une fois encore, sur l'intuition. A vrai dire, cette déformation n'est pas celle de Labov, ni, le plus souvent, des ethnométhodologues; mais elle pointe dans les trop rapides projets de grammaire des conversations menacés de formalisme. Or, ce n'est pas un hasard si l'on trouve relativement peu de règles constitutives de l'interrogation et si, au contraire, dans une institution donnée, une foule de procédures interactionnelles sont mobilisées pour assurer le fonctionnement des séquences Q-R. Dès lors, n'y a-t-il pas lieu de donner priorité à une définition des types de contextes structurants par rapport

aux questions plutôt qu'à celle de l'interrogation en général?

Dans cette perspective, je signalerai ici quelques-uns des mécanismes qu'une analyse dialogique d'exemples construits n'a pas à traiter car son cadre même les exclut.

C'est peut-être ainsi par un artefact de la procédure de reconstruction intuitive que les ethnométhodologues ont fondé leur interprétation de l'interrogation sur la paire séquentielle. Dans leur analyse sur le discours scolaire, au contraire, Sinclair et Coulthard (1971) avaient remarqué que trois "mouvements" étaient nécessaires: Question (professeur) : Combien font 2 et 2?

Réponse (élève) : 4

Sanction (professeur) : Bien.

Cette constatation est généralisable. On retrouve le même fonctionnement dans la consultation:

Exemple : M : C'est là que vous avez eu mal?

m : Oui

M : Bien (1)

Goffman (1975) appelle ce processus "back-channel feedback": c'est un comportement obéissant aux contraintes systématiques, celles qui font fonctionner la communication. La réponse du malade n'est sanctionnée (comme réponse acceptable, mais aussi, tout simplement comme réponse) que par l'intervention verbale du médecin. La réponse est constituée comme telle prospectivement par la question et rétrospectivement par l'évaluation: "non". Celle-ci sert aussi de marque d'enchaînement en signifiant la fin d'un thème et la possibilité de passer à un autre. Mais cette fonction de clôture est inséparable d'un mouvement interrogatif. Nous avons déjà rencontré un exemple de "feed-back" négatif cette fois, dans la séquence du médicament oublié ("Oh monsieur/Monsieur X /Comment!").

La figure fondamentale de l'interrogation, dans certains contextes, ne serait donc pas la paire, mais le triplet.

Dans le vocabulaire de Goffman, il s'agirait d'un

---

(1) M = médecin  
m = malade